

## Carnets d'un dilettante

*Jean-Claude Trutt*

## Chroniques d'une vie



Dîner iranien à Téhéran avec mes deux collaborateurs locaux

## Au temps du Shah

Ma société luxembourgeoise avait été créée tout de suite après la guerre, sur la base du brevet d'un treuil tout à fait original, par deux Français dont l'un s'était contenté d'apporter les fonds. Son associé qui était d'origine libanaise allait diriger la société avec beaucoup d'énergie et de sens du commerce. Très rapidement il allait créer des filiales en Allemagne, au Brésil, en Afrique du Sud et, un peu plus tard aux Etats-Unis. Et puis créer un réseau mondial d'agents, du moins dans les pays pour lesquels la société avait acquis les droits industriels, et tout particulièrement au Moyen Orient. A Téhéran c'était une entreprise de Travaux Publics qui, ayant besoin de nos treuils de chantier, était devenue notre agent exclusif. Elle avait été créée par d'anciens partisans de Mossadegh. Certains d'entre eux avaient même participé à son Gouvernement. Le Président de la société qui était ingénieur de Sup-Elec avait été ministre du Plan ou de l'Energie. Son fils était un play-boy et plaisait paraît-il beaucoup à la sœur du Shah. Le Directeur Général était un autre ex-ministre de Mossadegh (de la Propagande !) et grand propriétaire terrien du côté de Kermânchâh. Tous les deux faisaient partie des vingt ou trente grandes familles qui gravitaient maintenant autour du Shah.

Tout aurait pu très bien continuer son cours tranquille si un jour ils n'avaient pas eu l'idée saugrenue de vouloir faire une usine en collaboration avec nous. Et si nous n'avions pas eu l'idée aussi saugrenue d'accepter. Je suppose que la peur de nos concurrents japonais qui commençaient à envahir le pays a été le facteur prépondérant dans notre prise de décision. Nous pensions bien naïvement, il faut le dire, qu'une fois l'usine faite l'Iran fermerait ses frontières à toute copie de nos treuils de quelque origine que ce soit. Eh bien les désillusions allaient se suivre à un rythme de plus en plus rapide. D'abord, nous pensions obtenir la majorité de la société. Or la loi l'interdisait. Mais on nous avait dit qu'avec des actions au porteur on pouvait toujours s'arranger. Leur Président en tout cas nous l'assurait. Mais une fois les

autorisations obtenues et le montage juridique préparé... volte-face du Président. « *Comment aurais-je pu vous assurer une chose pareille alors que ce serait clairement enfreindre la volonté de Sa Majesté ?* », nous dit-il. Sur ce premier échantillon d'hypocrisie persane, nous sommes partis. Et nous n'aurions jamais dû revenir...

Quelques mois plus tard, le fils du Président (le fameux play-boy qui était, en plus, mythomane puisqu'il prétendait s'être engagé dans l'armée américaine, avoir fait le Vietnam et avoir été promené dans une cage par les Vietnamiens qui l'auraient capturé...) et le Directeur Général sont venus à Luxembourg nous faire une nouvelle offre. Nous serions minoritaires mais on allait nous faire cadeau de la moitié de nos actions. Ils allaient tout financer. Ils avaient déjà acheté le terrain. Nous pourrions diriger la société comme nous voulions, etc... Et nous avons accepté. Et le piège s'est refermé sur nous.

Peu de temps après ils avaient engagé comme Chef des ventes un garçon dont la seule ambition était de devenir pianiste mais qui avait l'avantage d'être fils du Président de la première cimenterie d'Iran. Or l'entreprise avait un besoin pressant de ciment. La secrétaire ne connaissait ni français ni anglais mais était la maîtresse du play-boy (ou une de ses maîtresses). Les fameux financements nécessaires pour ouvrir des lettres de crédit pour acheter certains composants indispensables chez nous ne sont jamais venus. Et les magasins de l'avenue Sepah où se trouvaient tous les importateurs de produits industriels (en Iran comme dans d'autres régions du Moyen-Orient, et comme c'était le cas chez nous en Europe au Moyen-Age, les professionnels de la même branche se trouvaient tous dans la même rue ou du moins dans le même quartier) croulaient littéralement sous les copies de nos treuils japonaises, indiennes, tchèques même. Nous étions affolés. Le Libanais qui était alors notre responsable du Moyen-Orient, a essayé de trouver un accord entre les gens du « Bazaar » et nos partenaires. « *Votre Mr Saad* » me disait le Président, « *nous a fait une offre impossible.*

*Comment voulez-vous que mon fils, Mr Trutt, signe à côté de ces gens-là ?* » « *Les gens du Bazaar sont méchants* », ajoutait le Directeur Général qui était plus rondouillard et onctueux alors que le Président était maigre et méprisant. Tout ceci avec une maîtrise parfaite de la langue française. Et avec la plus totale hypocrisie. Quand nous avons demandé que le terrain soit transféré au nom de la société pour que les banques puissent nous prêter de l'argent pour ouvrir les lettres de crédit nécessaires à l'importation de nos pièces et des câbles, ils nous ont répondu qu'il fallait d'abord en faire l'évaluation. Quand nous leur avons rappelé qu'ils s'étaient engagés à les transférer à leur valeur d'achat, ils nous ont répondu : « *Transférer ces terrains à la valeur d'achat serait nous voler et voler nos partenaires. Certains de nos partenaires sont morts et ont laissé veuve et orphelins. Le Coran interdit de voler la veuve et l'orphelin. Comment pourrions-nous faire une chose qui est interdite par le Coran, Mr Trutt ?* » On a quand même réussi à faire engager comme Directeur de la société un Franco-Iranien qui était un peu technicien, envoyer comme contremaître à l'usine l'un de nos outilleurs. Et puis nous nous sommes engagés plus loin, d'abord dans le management, puis sur le plan financier. Et puis tout s'est terminé comme cela devait se terminer, avec une mise en liquidation, six mois avant la chute du Shah et la perte à la fois de notre capital et de nos créances.

Téhéran n'était pas une ville très agréable. L'altitude, le climat très sec, bien que toujours ensoleillé, faisaient qu'on ne se trouvait pas particulièrement en forme. La ville n'avait rien de pittoresque. A part les quartiers Nord au pied des montagnes où nous allions quelquefois manger dans de petits restaurants, disposés au bord d'un torrent encaissé, des petits poulets grillés et parfumés en buvant du yaourt au soda et à la menthe fraîche, avant de fumer le narguilé. Et puis le soir, au Hilton, lorsque nos partenaires nous avaient particulièrement énervés, on se vengeait en se gavant du caviar que l'on apportait sur un petit chariot au bar de l'hôtel, et que l'on servait à la louche.

Pourtant ce qui se passait en Iran était totalement délirant. Le Shah croyait pouvoir porter tout le pays à la force de son poignet. Il clamait qu'il allait faire de l'Iran la troisième puissance mondiale. Tout était démesuré : les projets immobiliers (Potain, le roi de la grue à tour, exportait quarante pour cent de sa production en Iran au milieu des années soixante-dix), les plantations d'arbres (quand on allait en voiture de Téhéran à Qazvin - où se trouvait notre usine et qui, je le découvrirai plus tard, n'était pas loin des hauteurs inaccessibles où était plantée la forteresse du Vieux de la Montagne, Seigneur des Assassins - les cent-vingt kilomètres de route étaient bordés de peupliers importés de France). Mais tout était pourri à la base. Les vingt ou trente familles qui entouraient le shah étaient d'anciens grands propriétaires terriens qu'il avait soumis à une réforme foncière et qu'il avait comblés en compensation en les introduisant dans tous les grands projets immobiliers et industriels du régime. Mais, d'une part, ces familles étaient souvent incompetentes, amoraux et méprisantes en particulier pour l'espèce de Tiers Etat constitué par les gens du Bazaar, importateurs, petits industriels, travailleurs sérieux mais qui n'avaient accès ni à la Cour ni aux Clubs prestigieux fréquentés par ceux de la « haute ». Et ce sont justement les gens du Bazaar, gens religieux sans être bigots qui, par haine du Roi et de l'aristocratie, allaient démarrer la Révolution et faciliter la venue de Khomeiny, ce qu'ils allaient probablement regretter amèrement plus tard. D'autre part, tout le système économique avait une structure totalement sous-développée. Inorganisation complète. Concussion d'en haut jusqu'en bas. Enrichissement le plus rapide possible. Pour ne citer qu'un exemple: l'acheteur de l'entreprise de nos partenaires ne touchait aucun salaire et se faisait payer entièrement en commissions par ses fournisseurs. Comme il ne touchait pas de commissions sur nos produits à nous, il s'était arrangé avec l'un des revendeurs du Bazaar - je me souviens de son nom : Hosseini - pour lui accorder l'exclusivité. Et celui-ci lui rétrocédait bien sûr une commission

de dix pour cent (c'est évidemment notre Libanais qui a découvert le pot aux roses).

Mais le petit peuple partageait lui aussi la haine des gens du Bazaar. C'était notre ouvrier que nous avons envoyé à Qazvin qui s'en était aperçu le premier. Mais c'était bientôt visible partout. Je ne comprenais pas très bien, d'autant plus que le Shah semblait les favoriser. Ils avaient seize mois de salaire imposés par la loi. Une autre loi instaurait la participation (qui devait croître avec les années) des salariés dans le capital de leur entreprise. J'avoue aujourd'hui que je n'ai pas vu l'origine religieuse de cette haine. Une haine pour l'immoralité des grands et pour le genre de vie occidental. Je croyais même naïvement que la religion chiite était plus tolérante que la sunnite, du moins celle d'Arabie. Je jugeais d'après ce que je voyais dans la rue, la liberté de l'alcool, une certaine permissivité sexuelle, l'existence sans problème de minorités chrétiennes telles que les Arméniens, de sectes comme les Bahais qui contrôlaient plusieurs industries importantes. Ce que je n'avais pas vu et compris à l'époque, c'est que le clergé - et un clergé particulièrement inculte et arriéré - jouait un rôle beaucoup plus important que dans l'Islam sunnite et surtout que l'Islam chiite est une religion triste. L'assassinat de Hussein est finalement l'événement essentiel de cette religion. Il imprègne à tout jamais et depuis plus de dix siècles les croyants d'un mélange de tristesse, de sadisme et de masochisme et d'esprit de vengeance. Une vengeance qui à l'origine devait être orientée surtout contre ces Arabes qui avaient étouffé le Perse et qui aujourd'hui se tourne contre tout ce qui est vivant : la Femme, la Joie et bien sûr l'Occident.

Si on voyait la haine, elle ne s'extériorisait par contre jamais en paroles : la Savak veillait et on ne plaisantait pas avec la Savak. Il n'y a qu'une fois que j'ai vu, à ma grande stupéfaction, une femme en plus, quelqu'un insulter le Shah en toute liberté. C'était la Princesse des Gachgaïs. Car mon Directeur, après avoir réussi à se débarrasser du

fameux vendeur-pianiste, n'a rien trouvé de mieux que d'engager comme nouveau vendeur... un Prince Gachgäi (il s'appelait effectivement Mr Gachgäi). Les Gachgäis sont des nomades. Les nomades ne plaisent jamais aux Pouvoirs quels qu'ils soient (voyez les tribulations des Touaregs) et surtout pas aux Pouvoirs autoritaires. Alors un soir j'ai été introduit auprès de la mère de notre vendeur qui était effectivement l'autorité la plus élevée de la fameuse tribu (qui comptait quand même quelques centaines de milliers de membres). La maison était à l'écart mais modeste. Modeste était l'ameublement. La dame avait plus de soixante ans, beaucoup d'allure. Madame Roosevelt avait été son amie, me disait-elle. Elle avait même chevauché avec elle. Puis sans transition : « *Le Roi a assassiné mon mari. C'est un voleur et un criminel* ». J'ai cru comprendre que le Shah avait essayé de les sédentariser. Puis comme ils ont refusé, il a confisqué ou détruit les plantations de dattes qui leur appartenaient dans la Sud. Le Prince des Gachgäis a alors voulu se défendre en justice. Il a été emprisonné et tué. Pendant toute la soirée elle n'a cessé d'invectiver le Roi et ceux qui l'entouraient. Le lendemain son fils m'apportait en cadeau deux splendides tapis de selle qui sont toujours suspendus aux murs au deuxième étage de ma maison.

Il y a eu un temps où j'ai beaucoup haï les Persans dans leur ensemble. J'avais beaucoup de mal à accepter cette hypocrisie qui faisait que si on voulait quelque chose de vous, on vous flattait et on essayait de vous acheter (avant de signer avec nos partenaires l'accord sur la création de l'entreprise, on nous invitait à dîner dans les meilleurs restaurants, on nous payait l'hôtel. Lorsque j'ai emmené Annie en Iran, et qu'avec Jacques, le Président de notre société luxembourgeoise, on avait décidé de faire du tourisme et visiter Chiraz, Ispahan et Persépolis, on nous a offert les billets d'avion, et lorsque nous les avons refusés ayant déjà pris nos propres billets, on nous a envoyé une voiture avec un chauffeur qui a fait toute la route depuis Téhéran pour nous at-

tendre à l'aéroport de Chiraz) et puis une fois que l'on n'avait plus besoin de vous, on vous jetait (une fois le contrat signé, je n'ai plus été invité une seule fois à dîner). La parole donnée n'existait pas. Même l'écrit ne voulait rien dire. Seule comptait la position de force. Dans ce cas il n'y avait plus que l'intérêt qui l'emportait. Un soir avec Jacques nous avons dîné à l'hôtel avec le Directeur Général de la SAE pour le Moyen-Orient. La SAE était probablement une des sociétés françaises de construction qui avaient les plus gros engagements en Iran. « *Lorsque je me sens en état d'infériorité sur un problème, je ne vais même pas aux réunions* », nous dit-il. « *Cela n'a aucun sens* ». Je lui disais que les Arabes du Golfe étaient aussi durs en affaires que les Persans et qu'ils avaient la même force mentale pour l'emporter dans une discussion avec un Occidental mais qu'au moins ils respectaient la parole donnée. Par fierté, pour garder la face. Cela leur paraissait plus important que leur intérêt. Mais en Iran, non. Il était d'accord avec moi. Les Arabes de la Méditerranée vous roulent ou cherchent à vous rouler mais c'est avec le sourire, avec humour. Avec l'esprit de la Méditerranée. Les Persans vous sortaient de véritables énormités bourrées d'hypocrisie coranique avec un sérieux imperturbable. Ils voyaient bien que vous n'étiez pas dupes. Mais ils se foutaient de ce que vous pouviez penser comme de leur premier turban.

Aujourd'hui je me dis que mes interlocuteurs ne représentaient pas le peuple tout entier. Ces gens-là me méprisaient tout autant qu'ils méprisaient les gens du Bazaar. Et puis un jour je suis tombé sur le fameux *Ali Baba d'Ispahan* de James Morier publié en français chez Phébus (Morier était un de ces Anglais originaux qui travaillent quelquefois dans leurs ambassades - celui-ci vivait au milieu du XIXème siècle - et qui arrivent à plonger complètement dans le milieu où ils se trouvent et à le comprendre jusqu'à la perfection. *Ali Baba* avait été publié à Londres en 1830 - j'en ai trouvé une première édition à Toronto - et a été pris par le public pour le récit authentique d'un Persan,

tellement c'était criant de vérité - j'ai d'ailleurs trouvé depuis d'autres livres du même Morier, *Mirza, Ayesha*, qui rendent aussi bien la Turquie que la Perse de l'époque). Et j'ai retrouvé, à ma grande stupéfaction, et aussi je dois dire, à ma grande satisfaction, la description exacte des mentalités que j'ai moi-même expérimentées près de cent cinquante ans plus tard.

Tout ceci n'empêche pas l'Iran d'être resté un pays de grande culture. Héritier de l'ancienne Perse, contemporaine de la période hellénique, inventrice d'une grande religion, celle de Zoroastre, et de tous ces inoubliables écrivains et poètes de l'âge d'or, de Ferdousi, d'Omar Khayam, de Saadi, de Hafez, de Roûmi, de Gorgani et de Nizami. Et puis j'ai aussi rencontré d'autres Iraniens plus intéressants comme cet Afshar que j'avais engagé pour promouvoir d'autres produits de notre groupe, des matériels d'accès, et qui venait d'une famille plus intellectuelle et religieuse. J'en ai parlé à propos des *Mille et une Nuits*. Je comparais nos récits-cadres européens à ceux de Schéhérazade ou à celui des *Sept Vizirs* et je trouvais que les récits orientaux étaient beaucoup plus dramatiques que les nôtres. On raconte des histoires pour échapper à la mort. C'est vrai qu'il faut être oriental, disais-je, pour croire qu'un conte peut être suffisamment fascinant pour obliger quelqu'un à surseoir à trancher une vie. Quelle est cette culture, me disais-je, qui exalte à ce point la parole, le récit ? Où la vie réelle s'efface derrière la vie rêvée ? Où le conte fait partie de votre existence ? Je ne sais pas s'il y a toujours des conteurs sur la Place Jamaael-Fna à Marrakech, mais je me souviens de mon étonnement à Téhéran lorsque mon ami Afshar commençait tout à coup à me regarder et à me dire : « *chez nous on raconte que...* ». Une fois c'était pour me prouver que dans la ville dont il venait (je ne sais plus si c'était Yezd ou je ne sais plus quelle ville de l'intérieur) les gens étaient tellement intelligents et forts en affaires que personne ne pouvait se mesurer avec eux : « *On dit qu'un jour un juif voulait se rendre en notre ville pour y chercher à faire fortune.*

*Au moment d'entrer dans la ville il avise quelques jeunes enfants en train de jouer dans un champ. Il en appelle un auprès de lui - il avait l'air d'avoir à peine dix ans - et lui dit : pourrais-tu nous trouver à manger, pour moi, ma poule et mon âne que voilà ? Le gamin lui dit : donnes-moi deux dirhams. Le juif s'exécute. Puis le gamin lui dit : tu vois ce champ ? Il est plein de pastèques. Tu n'as qu'à te baisser pour en prendre. Tu en manges la chair, tu donnes les pépins à ta poule et l'écorce à ton âne. Quant à tes deux dirhams je les garde pour prix de mon conseil. On dit qu'alors le juif tourna bride, car dans une ville où même les gamins de dix ans ont autant d'esprit, il n'y avait pas moyen pour un juif de gagner sa vie ». Une autre fois, nous montions à pied la grande allée bordée de platanes qui mène à l'hôtel Hilton et qui longe le grand parc du palais royal, il me dit : « Voulez-vous que je vous raconte l'histoire des deux amis ? »*

*« Deux amis s'aimaient d'amour tendre. Tous les jours ils se promenaient le long de cette allée, récitant des poèmes, parlant de la vie, de leurs projets, puis un jour s'arrêtant à l'ombre d'un arbre immense, l'un dit à l'autre : il est possible que la vie nous sépare, mais jurons ici que nous resterons éternellement fidèles à notre amitié et que s'il arrive qu'à un moment de notre existence l'un d'entre nous vive des jours noirs, il se mettra au pied de cet arbre et que l'autre l'y voyant volera à son secours. Ils jurent tous les deux. La vie les sépare. L'un s'engage dans l'armée, devient officier, se couvre de gloire, devient général, arrache le pouvoir, devient shah (toute ressemblance avec des événements réels ne serait que pure coïncidence). L'autre entre dans les affaires, a des hauts, a des bas. Finalement ayant perdu ses dernières ressources, il vient se placer au pied de l'arbre de sa jeunesse. Tous les jours il voit le carrosse du shah sortir du grand portail, descendre la grande allée, passer devant lui. Il lui semble que le shah le toise d'un regard absent, mais jamais ne s'arrête. A la fin notre ami s'emporte, il force le grand portail, se fait arrêter par les gardes, crie qu'il est un ami du shah, les gardes, inquiets, l'amènent dans la salle du trône. Ne te souviens-tu donc point de l'ami de ta jeunesse, se lamente le malheureux ? C'est bien possible, lui répond le shah. Ne te souviens-tu donc point de notre serment au pied de l'arbre ? lui dit-il encore. Je crois me souvenir en effet, lui dit le shah. Alors comment se fait-il, bien que tous les jours*

*depuis plus d'un mois je sois planté au pied de cet arbre et que tous les jours tu passes devant moi dans ton carrosse doré, tu ne te sois jamais arrêté ? Devant le grand arbre tout en bas de l'allée, lui demande le shah ? Oui, lui dit l'ami ruiné, celui-là même. C'est là que tu te tenais debout ? lui demanda encore le shah. Oui, dit l'autre et les larmes lui vinrent aux yeux. Vois-tu, lui dit le shah, ce grand arbre dont tu parles, lorsque je passe dans mon carrosse, plongé dans mes pensées de roi, eh bien je ne le vois pas. Alors si moi, le shah, je ne le vois pas cet arbre si grand, comment veux-tu que je te vois toi si petit ? ».*

(1993/2002)

Textes-sources : *Voyage autour de ma Bibliothèque, Tome 2, F comme Ferdousi* et *Les Mille et une Nuits*.